

L'ATELIER DES MORTS

DANIEL CONROD



L'ATELIER
DES MORTS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02840-7

Jean-Marie Fabien (1936-1986)

« Elles sont longues, ces nuits en première ligne, elles n'en finissent pas. Alors du coup, un homme, ça le prend d'avoir envie de parler avec un autre homme, mais où veux-tu qu'il le trouve, cet homme? »

Isaac Babel,
Cavalerie rouge, Zamostié

Printemps 1986, un après-midi quelconque du mois de juin. Tu es allongé sur un lit de l'hôpital Jean-Minjoz à Besançon, ville de ta naissance. Tu attends de mourir. Tu sais tout ça, depuis le début, presque au jour près. Tu te tais. Tes yeux, dont la pâleur impressionnait, sont devenus d'un bleu presque vif. Tu pèses soixante-quatre kilos. Tes jambes ressemblent à des pattes de poulet. En un mois, tu as perdu le quart

de ton poids. Le 1^{er} mai dernier, nous avons fêté tes cinquante ans. L'été est maintenant tout proche. Tu nous regardes sans nous voir, retenu par une pensée immobile, fixée à l'intérieur de tes organes. La tumeur était énorme, ont-ils dit. Le plus souvent, nous te parlons dans le vide, face au vide. Ton teint a jauni. Le transistor est allumé. Bientôt, tu auras la télévision dans ta chambre. Les journaux ne t'intéressent plus, ni les livres. Tu étais un enragé de politique, la grande politique des idées, mais surtout la politique politicienne, les idéaux, mais surtout les ragots, les magouilles, la corruption, les affaires, la voyoucratie. C'est fini aujourd'hui. Tu continues de suivre vaguement l'actualité sportive, avant tout le football. Allongé ou assis, ce sont tes doigts que tu regardes, tu les frottes les uns contre les autres, surtout l'index contre l'annulaire, avec soin, comme si tu cherchais par ce frottement à te débarrasser d'une verrue ou d'une trace archaïque. Ton regard se porte alternativement d'une main vers l'autre. Ton geste est lent. Tu lui apportes la plus grande application. J'aime

à croire qu'il s'agit d'un travail auquel tu souhaites consacrer le temps qui te reste, une tâche ardente et urgente. Nous te gênons. Tel un nourrisson jouant avec ses mains, tu retrouves cinquante ans plus tard les variations muettes de ton corps d'enfant, toi qui as été si peu enfant, toi qui es si peu resté enfant. Lorsque tu étais bien portant, on ne pouvait pas ne pas voir comment tu refusais en toi l'enfant, comment tu l'empêchais d'exister, l'embrigadais, comme si tu avais toujours été adulte, un grand parmi les grands, un homme mûr, un père, comme notre père Léon Fabien, comme Notre Père qui êtes aux cieux que nous avons appris toi et moi à des époques différentes, mais avec une égale pression de nos parents. Seulement toi, tu n'as pas été longtemps un enfant. Je n'ai jamais vu l'enfant en toi. J'ignore à qui tu t'adressais lorsque tu disais Notre Père qui êtes aux cieux ou Je vous salue, Marie. Dans la famille, vous êtes tous comme ça, les hommes. Il n'y a que moi qui ne sois pas parvenu à m'établir à votre niveau – votre taille, votre maturité, votre fertilité,

vosre sens des responsabilités d'hommes, de presque toujours pères, futurs grands-pères, de citoyens, de contribuables, de salariés, de soldats, de militants. Et maintenant, ce geste d'enfant semble te suffire, sinon te combler. Tu as remonté ta montre plus haut sur le bras, sur une partie plus charnue que le poignet. J'observe la marque ancienne du bracelet. Tu as retiré ton alliance qui flottait sur ton doigt. Elle t'encombrait depuis longtemps. Il y a quelques semaines, tu es parti en vacances avec ton épouse pour la première fois de ta vie, de votre vie conjugale, de vraies vacances chez d'autres gens, dans un endroit que tu ne connaissais pas, face à des paysages nouveaux, tout ce que Léon Fabien ne voulait pas que nous fassions. Jusque-là, tu ne voulais jamais partir. Ton épouse, elle, aurait toujours voulu partir en été, comme les autres, mais vous passiez immanquablement trois ou quatre semaines chez ses parents à Rochefort-sur-Loue, dans leur maison tout en angles aigus, sur la route de Champagnole. C'est le médecin qui t'a ordonné de changer d'air, de partir avec ta

femme – c'était son mot – quelques jours dans le Midi, au soleil. Au soleil, tout le monde disait ça, au soleil. On n'y comprenait rien, à leur manie du soleil. D'ailleurs Léon Fabien n'aimait pas le soleil. Alors, vous êtes partis dans le Midi, toi, sans conviction, elle, dévorée par l'inquiétude. Le voyage a tourné court. Ta fatigue, ta dépression, ta souffrance, ton ennui, ta tumeur t'ont vite rappelé à l'ordre. Vous êtes revenus sans tarder à Besançon. Tu n'étais pas fâché de retrouver ta chambre à l'hôpital Jean-Minjoz. Tu étais même soulagé que tout rentre dans l'ordre. Tu as été opéré. On t'a retiré la tumeur, une partie de l'intestin grêle et je ne sais plus quoi d'autre. C'était vilain, très très vilain, a gravement appuyé l'un des spécialistes qui s'occupent de toi. Tu portes maintenant sur le flanc gauche une poche à l'intérieur de laquelle il y a du sang. Tu sais qu'il ne te reste plus guère de temps. Tu connais le terme, j'en suis certain, à la minute près. Tu es mon frère aîné.

Le médecin dit que la tumeur était ancienne, trois ans, peut-être davantage.

Trois ans au moins avant l'explosion du mois d'avril au cours duquel tu te dissous, tu perds le contrôle, pètes un plomb, ou un câble comme ils l'ont dit, toi, le silencieux, le mutique, le pudique, tu te brises comme un verre de cristal tombé par terre. Tu ressembles à un tuyau qui éclate. Les mots giclent, dégoulinent, dégueulent presque à jet continu. La merde qui est en moi, dis-tu. Nul d'entre nous ne sait d'où ces mots te viennent, ces phrases, leur construction, tes plaintes, reproches, regrets, souvenirs, pleurs, délires. Durant trois ou quatre semaines, tu en viens à parler sans arrêt. Tu veux te suicider avec ton chien. Tu disparais plusieurs fois dans la campagne. Un soir, je te trouve, replié sur toi-même, en boule, tremblant comme un petit animal, abandonné derrière la maison. Tu ne veux pas rentrer, tu dis que ce n'est pas ta maison, que tu es mieux dehors, au frais, que tu les gênes. Tu as bien vu que tu es de trop, en surnombre. Tu ne les reconnais plus. Tu veux mourir. Tu parles de ta mère. Tu veux retourner sur sa tombe, lui dire de t'attendre, que tu la

rejoindras bientôt. Tu parles de Marie M. comme si tu étais son fils unique, Marie M. notre mère, morte au printemps de l'année 1955. Nous sommes en 1986, te rends-tu compte? Tu voudrais lui parler de ton projet de suicide, oui, c'est davantage un projet qu'un désir, une corde que tu as cachée quelque part, dehors ou dans la remise, tu ne te rappelles plus où tu l'as cachée, ta « putain de corde ». Tu pleures souvent. Cela ne t'était jamais arrivé. Un homme tel que toi, un père tel que toi ne pleurent pas. Tu parles encore et encore. Tu t'en vas à la recherche de ta corde. Tu ne la retrouves pas. Un autre soir, tu rentres en sanglots, dépouillé, orphelin, sans papiers, sans portefeuille, sans argent, tu titubes, tu es pâle, tu t'appuies sur la table, le regard ivre. On dirait que tu as été agressé, qu'on t'a tout pris. Tu dis que tu ne t'en sortiras jamais, que ta vie est un échec, que tu es un parasite. Tu es redevenu un enfant perdu, abandonné, seul au monde, sans parents, sans attaches. Jamais on n'aurait imaginé ça de toi. Jamais ils n'auraient imaginé ça de toi, tous autant

qu'ils sont. Jamais elle n'aurait pu imaginer ça, ta femme, tout ce gâchis, toute une vie gâchée, le spectacle d'une ruine, a dit l'un de nos frères qui aime parler avec des mots qui claquent.

Que tu parles ou que tu te taises, les tiens sont gênés. Ils ne savent pas quoi faire avec toi. Ton épouse est gênée. Tous, ils emploient le mot dépression à voix basse, comme s'il s'agissait d'un mot dégueulasse. Ils disent aussi cancer, tumeur, intestins, grain de beauté dans le dos, poche, en bridant leur voix, en la retenant. Il faut changer ton lit en te soulevant pour faire glisser sous ton corps l'alaise, le molleton et le drap, t'accompagner aux toilettes, te tenir dès que tu fais mine de vouloir te lever, t'aider à faire le tour de ta chambre. Quand tu es à l'hôpital, ta femme est rassurée, ton corps malade lui pèse un peu moins lourd. Tu vois bien qu'elle ne peut pas te porter, ton âme, oui, peut-être, mais ton corps, non. Sur ma table de travail, lorsque je reviens à Paris, deux photographies m'accompagnent au fil de ton agonie. La plus récente des deux te montre

accroupi avec un petit garçon devant toi et ton fils aîné qui joue de la guitare. Le petit garçon te regarde avec attention. Le fils aîné ne te regarde pas. Tu es étranger à la scène, interdit de réalité affective, frappé de stupeur, comme d'ailleurs tu l'as été si souvent ces dernières années. Au centre de la photographie, tu es pourtant le grand absent de la scène. Je t'ai toujours vu absent. Tu n'es pas là. Plus ancienne, la seconde photographie te montre dans un jardin, au volant d'une voiture à pédales, fier, sûr de toi, Marie, Marie M. ta mère – notre mère – à tes côtés, en compagnie de deux petites filles, tes deux sœurs, Marie-Jeanne et Élisabeth. Je vous imagine dans le jardin de la maison familiale de V., près de Besançon, dont vous n'avez jamais cessé de parler, dont vous n'avez jamais cessé de nous exclure, nous les plus jeunes, sans forcément le vouloir, le jardin de vos enchantements, la maison de vos parents enchantés, l'amour de votre grand-mère maternelle enchantée, le souvenir de votre enfance enchantée, la certitude que votre père Léon Fabien vous aimait, disiez-vous,

oui, on sait, pour vous, les plus petits, ça n'a pas été pareil, il n'était plus le même, dites-vous pour excuser votre enfance. Au premier coup d'œil, sur cette photographie, le plus heureux des quatre, c'est toi. Que s'est-il passé dans ta vie entre cette photographie de ton enfance et la photographie de ton absence? Comment as-tu vécu les passages successifs de l'une à l'autre? N'aurais-tu rien vu se produire, dans la valse des jours et des années? Une ou plusieurs catastrophes intérieures qui seraient arrivées dans ton existence à ton insu? La perte de ta mère bien sûr? La guerre d'Algérie? Un amour perdu? Un vaste rêve de jeunesse sans lignes très précises qui sombre dans le néant?

Il y a eu l'attrait obscur et insatiable que Paris a toujours exercé sur toi. Il y a eu le goût des voitures, des jambes des femmes qui vont librement dans les villes, le goût des belles choses qui valent de l'argent, qui en mettent plein la vue, qui soulignent une réussite personnelle mieux que n'importe quel discours. Il y a eu l'impossibilité,

jusqu'à l'asphyxie, de dire tout cela, d'être tout cela. Saurais-tu maintenant le mettre en mots? Saurais-tu me dire pourquoi si souvent les gens préfèrent mourir plutôt que parler? Te souviens-tu seulement que cette photographie témoignant de ton enfance heureuse, la démontrant, l'illustrant, a été prise un jour? Et si oui, sais-tu qui l'a prise? Ce pourrait être Léon Fabien, ton père, notre père. Je me souviens de toi disant que, s'il n'en avait tenu qu'à toi, jamais tu n'aurais quitté la région parisienne, que tu appelais Paris tout court, que plus tard, s'il n'en avait tenu qu'à toi, jamais cette énorme baraque – c'était ton mot – de La Chapelle-sur-Furieuse n'aurait été achetée, que, s'il n'en avait tenu qu'à toi, tu aurais fait un autre métier, peut-être même aurais-tu pris des maîtresses, peut-être même, sait-on jamais, aurais-tu fréquenté de temps à autre ces prostituées qui t'avaient toujours inspiré de la curiosité, que, s'il n'en avait tenu qu'à toi, tu aurais eu une autre vie. Oui, une autre vie. Me revient un autre détail :

tu adorais ces belles montres dont il ne reste que la trace sur ton poignet.

À l'hôpital, les visites ne te manquent pas, mais on dirait qu'elles ne te servent à rien, qu'elles t'ennuient. Tu souris vaguement quand nous arrivons. Tu réponds à deux ou trois questions sur ton état, la nourriture, la télévision que tu viens d'avoir mais que tu ne regardes pas. Très vite, tu te dérobes. Tu reprends le frottement machinal de tes doigts. La seule visite que tu attends est celle de ton père – notre père, Léon Fabien – qui ne vient jamais, qui ne viendra pas. Tu le réclames. Tu l'espères, Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite. Nous, tu ne nous attends pas. Tu es soulagé quand nous partons. Lui, qui ne vient pas, tu l'attends avec ferveur. Après les débordements de paroles du mois d'avril dernier, une chape de plomb est tombée sur toi. Je t'imagine dans les sables mouvants, économisant tes mouvements pour ne pas t'enfoncer davantage. Je t'imagine aussi quelquefois, tout au contraire, t'agitant pour précipiter l'échéance. Toute parole

est devenue un mouvement dangereux et conséquent. Je t'imagine encore, tout à fait accoutumé à l'idée de mourir, l'idée matérielle, l'idée concrète, comme si tu faisais antichambre et trouvais le temps long. Pourtant, cela ne fait pas si longtemps que tu es assis à la porte de ce monde. Tu nous regardes de loin, depuis cet endroit-là, avec ironie, pour ce que j'en ai à faire, me dis-tu un jour. Tu n'as pas besoin d'être consolé. Ou alors tu fais comme si tu n'en avais pas besoin. Ou alors tu te dis que seul ton père le pourrait, mais comment le pourrait-il, Léon Fabien l'inconsolé! Comment réparer tout ça? Par quel bout l'empoigner? En acceptant l'affection qui t'est proposée, en la recevant telle qu'elle vient. Oui, je me dis souvent que tu devrais accepter les mains qui se tendent vers toi, les bras, les sourires, même forcés, même repentis, même insincères, tu devrais tout accepter, tout prendre, tout absorber, tout vouloir emporter avec toi dans ton passage. Je sais que tu le devrais. J'essaie de te le faire comprendre. J'en suis certain. Sois avec nous, fais un effort. J'aimerais que tu

te forces, que pour une fois, tu te forces à recevoir l'affection d'où qu'elle te vienne, quand bien même elle t'encombre.

Début de l'été. Dehors pèse la chaleur. Ta dernière ligne droite. Tes cheveux gras et longs collés sur le crâne, de vilaines pattes se sont formées le long de tes joues creuses. Ton odeur n'est pas agréable. Tu pues. Tu es sorti de l'hôpital. À l'infirmière qui s'occupe de toi, tu dis, ça n'va pas dans l'bon sens. Pensez-vous monsieur Fabien! répond-elle en riant. Elle est si belle avec son rire-soleil. Tu es rentré chez toi depuis quelques jours, indifférent au passage des saisons. Tu as oublié qu'il y a deux mois à peine, tu partais chaque matin au travail, à Besançon, au volant de ta voiture, que tu en revenais chaque soir. Oublié la mécanographie par quoi tu as commencé, la maintenance informatique dans laquelle tu as poursuivi. Oublié aussi tes quatre enfants. Oublié tant d'autres choses, la minuscule maison de tes beaux-parents, à Rochefort-sur-Loue, avec son jardin pointu, les vendanges, chaque année, chez ton ami

Robert N., les soins apportés à la vigne de ton beau-père, que tu taillais encore l'an passé, oublié le vin nouveau, oublié ta ville d'adoption, ta ville de naissance. Restent tes deux parents. Il semble qu'il n'y ait plus qu'eux. Ton père dont tu attends la visite et qui ne viendra pas. Et ta mère morte, tout le temps présente. Tu te la rappelles de mieux en mieux, ses traits, ses mots, sa dignité, la fin de sa route, sa mort dont on a toujours célébré la grandeur. Qu'elle soit enterrée depuis trente et un ans dans le cimetière de Rochefort-sur-Loue n'y change rien. Au contraire. Elle est là. Elle n'en est que davantage présente pour toi. Du moins, as-tu décidé de te placer à son côté, sous ses auspices, à l'ombre de ses branches. Elle est ton arbre secourable. Si tu viens à parler, c'est pour dire que tu as mal, mêler à ta souffrance le nom de Marie M., te lier corps et âme à elle, ne faire qu'un avec elle. À l'exception de ta sœur aînée et de moi, personne ne parvient à comprendre ce que Marie M. vient faire maintenant dans cette histoire, tout au bout de ta route, après tant et tant

d'années. Elle est morte il y a si longtemps. Mais pour toi, cette mort date d'hier, elle date d'aujourd'hui, elle date de la seconde à peine écoulée. Telle est ta nouvelle temporalité, alors que le corps te fait mal, qu'il te réduit jour après jour, que toute ta vie passée vient à te manquer, qu'elle s'évapore. Rien ne t'est plus proche que cette femme morte. Marie, Marie, Marie, je vous salue Marie qui êtes aux cieux, comme ton prénom, noces éternelles, Marie ton épousée, Marie l'immortelle, Marie la glorieuse, Marie ta gloire. Oublié la femme avec laquelle tu vis depuis plus de vingt ans. Ton épouse t'est devenue étrangère. Elle ne sait pas quoi faire de ses mains, de ta présence, de la sienne quand elle est assise à côté de toi, quand elle te parle. Elle voudrait être douce, prévenante, trouver le mot juste, te secourir, alléger le temps qui te reste. Le mot juste ne vient pas. Elle s'énerve. Elle te demande ce que tu veux, à la fin ! Tu lui réponds, la mort ! Elle n'entend pas. Comme elle n'a pas entendu le seul commentaire que t'a inspiré votre vingt-cinquième anniversaire

de mariage, vingt-cinq ans d'échecs! De quels échecs parles-tu? Elle quitte la chambre. Elle remplit la cuisine de gestes désordonnés. Elle passe la serpillière. Elle lave une tasse. La casse. Elle ouvre la fenêtre. Elle se perd en mouvements inutiles. Elle dit un peu n'importe quoi, qu'elle aurait dû te laisser à l'hôpital, que non, il – c'est-à-dire toi – était mieux chez lui, sous son toit, que le docteur est un imbécile, qu'elle en a assez de sa famille, sa famille à lui, c'est-à-dire ta famille, nous. Ceux qui sont là se taisent, attendent qu'elle se taise, sont choqués de lui voir aussi peu de dignité. C'est le mot qu'ils ressassent depuis plusieurs semaines à son sujet, sans jamais songer à se demander quelle autre peur anime cette femme, quel manque d'amour depuis si longtemps l'a brisée à ce point, quelle enfance dévastée creuse dans son âme comme dans une termitière. Personne ici ne songe à nos âmes, à nos enfances, au scandale de la souffrance qui ne guérit pas, alors personne ne comprend ce qui arrive puisque nous aurions dû, tous, n'est-ce pas, tout

oublier, tout remettre à sa place, tout relativiser, en même temps que nous grandissions, que nous entrions en maturité, que nous devenions des adultes responsables. Sans doute elle et toi étiez-vous défaits depuis longtemps, bien avant que tu ne sois malade et que la maladie ne te précipite dans une absence banale, implacable, silencieuse, haineuse peut-être. L'un et l'autre, vous deux, elle et toi, votre couple, votre addition d'enfances ou d'existences heurtées, votre addition de mots qui ne sortent pas de votre bouche sinon dans la cohue, sinon dans le chaos. L'un et l'autre, bien sûr, votre couple, leur couple, ainsi sont-ils nombreux à dire, leur couple, à vous considérer de haut, avec le poids de leur maturité, sans jamais se demander pourquoi chacun de nous – oui, chacun de nous, n'est-ce pas – parle pour soi, sans l'autre, sans cesse pour soi, pourquoi chacun de nous ne parle peut-être même pas pour soi, Notre Père qui êtes aux cieux et qui n'y pouvez rien. On dirait qu'outre le malheur qui est le vôtre, le tien comme celui de ton épouse, vous devriez être pour

nous deux modèles, deux images, deux icônes, deux statues, que vous le devriez pour notre édification ou notre gloriole, afin que nous puissions dire autour de nous, nous qui sommes des vertueux, nous qui sommes en bonne santé mentale et physique, nous qui sommes au-dessus de ça, ils ont traversé ensemble cette épreuve, faut voir comment! Et vous devriez, elle et toi, faire ça, elle et toi, pour nous, qui sommes à vos côtés. Merde et foutaises. Tu as raison de ne rien dire. Je t'apporte un verre d'eau.

Grange-de-Vaivre, un dimanche de mai. Nous fêtons tes cinquante ans dans un restaurant. Entouré des tiens, tu es muet. À table, devant toi, ta sœur aînée – notre sœur aînée – et son mari. À côté de toi, ton épouse et plus loin, tes enfants. La plupart de tes frères et sœurs sont là aussi, également quelques membres de la famille plus éloignée et deux couples d'amis. Tu ne sais encore rien de ton état, du moins formellement. Personne ne sait quoi que ce soit. D'ailleurs, qui devrait savoir et que devrait-on savoir de ce qui va tomber sur

toi, de ce qui est déjà là, de l'énorme tumeur qui va t'emporter en quelques semaines? Ton épouse murmure que tu ne vas pas bien depuis plusieurs mois déjà, qu'elle ne comprend pas, que ton humeur a changé. Tu es devenu pâle, tu as maigri, tu ne manges pas de bon appétit, tu touches à peine au vin. Vers le milieu du repas, tu quittes la table pour aller prendre l'air. C'est une belle journée calme. Le printemps est arrivé sans délai. Il est là, parmi nous, en dépit de ta tristesse. Tout le monde s'est habillé avec cette idée du renouveau en tête. Tu descends l'escalier de béton du restaurant. Tu vas t'asseoir plus loin, comme si tu voulais te cacher, partir ou ne pas être là. Ta sœur aînée s'inquiète de ton absence. D'autres plats se succèdent, viande, salade, fromages. Un accordéoniste commence à jouer. On approche du dessert. Et toi, tu restes assis dehors. Ta sœur aînée – notre sœur aînée – t'a rejoint et te parle. Je vous observe. Tu lui réponds à peine. Ton épouse est restée dans la salle du restaurant. On l'entend alternativement rire aux éclats et murmurer

à l'oreille des uns ou des autres de sombres prédictions, qu'elle ne sait pas combien de temps ça va pouvoir durer, ce climat. Certains ont commencé à danser. Il serait plus juste de dire qu'ils traînent des pieds. Et puis l'après-midi qui a traîné lui aussi, traîné traîné traîné, touche à sa fin. Quelqu'un parle de prolonger la journée, c'était si bien d'être ensemble, dit-il, qu'est-ce qu'on a pu rigoler, on ne le fait pas assez souvent. D'autres, qui voient les choses autrement, rassemblent leurs affaires, sans hâte, mais sans hésitation non plus, les petits ont école demain matin, disent-ils, rester plus longtemps, ce n'est pas qu'on n'en ait pas envie, mais ce ne serait vraiment pas raisonnable. Entre-temps, il y a eu ton gâteau d'anniversaire, c'était comme une formalité, on ne s'y est pas attardé, toi pas plus que nous. Tu as été gêné par cet énorme fraisier sur lequel était écrit, sur un glacis de pâte d'amandes, « bon anniversaire Jean-Marie ». Souffler les cinquante bougies bleues et blanches t'a coûté. On a senti ta peine. Tout le monde était embarrassé. Personne n'a chanté, « bon

anniversaire, que l'année entière te soit douce... ». Les cadeaux sont restés dans leur emballage, sur la longue table qui avait fait office de desserte. Il y en avait beaucoup. Personne n'a voulu insister. Il s'est trouvé une autre de tes sœurs pour dire à qui voulait l'entendre qu'elle aussi, elle n'aimait pas ouvrir les cadeaux en présence de ceux qui les lui avaient offerts, qu'elle préférait être rentrée chez elle ou que, dans le cas où elle recevait, les invités aient quitté sa maison. On est passé à autre chose. Un bref instant, tu as voulu rentrer chez toi. Ton épouse aurait bien laissé la journée glisser tranquillement jusqu'à la nuit, histoire de ne pas partir bêtement, comme des voleurs, et que ça ne finisse pas en queue de poisson comme tout ce qu'on fait, disait-elle; c'est vrai, ajouta-t-elle, des larmes lui montaient aux yeux, tout ce qu'on fait, ça rate tout le temps, on profite de rien, de rien, de rien, c'est pas une vie qu'on a. Ta sœur aînée – notre sœur aînée – est partie. Tu lui as demandé avec insistance, toi qui ne demandes jamais rien à personne et qui en tires fierté, quand

elle reviendrait te voir. Elle t'a promis de passer le dimanche suivant, dans l'après-midi. Alors tu l'as laissée partir avec son mari. Tu avais l'air rassuré. Elle reviendrait le dimanche suivant, c'était promis. Mais tout d'un coup, parmi ceux qui restaient, plus personne ne sut comment quitter le restaurant ni comment s'y prendre pour s'approcher de toi. On eût dit, sans savoir comment cela s'était imposé de la sorte à chacun, on eût dit qu'on te voyait pour la dernière fois. Il avait suffi de cette demi-journée pour que l'hypothèse s'incrûtât dans les têtes jusqu'à n'en plus pouvoir sortir et devenir certitude. Dans les semaines suivantes, chacun ferait remonter les événements à ce jour fatal de tes cinquante ans. Ils seraient plusieurs à affirmer qu'on n'aurait jamais dû fêter ce maudit anniversaire, que tout avait sûrement commencé, la dépression, la tumeur et le cancer, ce jour-là et pas un autre. Alors on s'entassait près du vestiaire. On ratassait. On girovagait, les bras ballants, tels des paquets informes, sans intention bien arrêtée, devant le petit corridor, un tas de

pensées emberlificotées en suspens. On calmait les enfants qui trouvaient le temps long et ne comprenaient rien au malaise environnant. On finissait par récupérer un vêtement, mais il manquait un foulard ou une sacoche. Et l'on prenait encore interminablement du temps pour s'habiller. Des manches de veste pendaient inexplicablement, comme si le temps s'était arrêté. On ressemblait à des marionnettes dont les fils se seraient emmêlés dans un logement trop petit pour elles toutes. Alors, on formait encore plus loin des petits attroupements différents des précédents, tout aussi incertains. On promettait de se revoir, de se recevoir, de ne pas attendre si longtemps avant la fois suivante, et puis on susurrant d'une oreille dans l'autre, sans mauvaises pensées, tout de même, ce pauvre Jean-Marie n'est pas dans son assiette et dire qu'on a passé une si belle journée de printemps. Tu es assis à ta place, à table, seul, les yeux planant dans le vague infini, sans un regard sur les assiettes à dessert dans lesquelles des restes de génoise, des morceaux de fraise et des mégots racontent la

fin de toute chose ou leur vrai commencement. Tu as les mains jointes entre tes jambes, Jean-Marie, ils vont partir maintenant, te dit ton épouse. Tu réponds, oui, je sais, ils doivent partir, c'est l'heure. Sur les tables disposées en U, une accumulation de verres, des grands, des petits, des serviettes chiffonnées, des cendriers remplis, une tristesse accablante. Qu'il était beau, ce fraisier, lorsqu'il est arrivé chargé de ses cinquante bougies, soigneusement piquées en carré! À peine avons-nous osé le regarder. Nous n'aurions pas dû le découper. Les petits groupes se rapprochent de toi, vaguement hésitants. Qui le premier va se lancer, rompre le cercle de ta solitude, t'embrasser, te serrer la main, te saluer sans un geste? Même habillés, le plus dur reste à faire, te toucher et te parler. En pareille circonstance, le mieux est d'envoyer les enfants en avant-garde, dites au revoir à tonton Jean-Marie, ou, tu as bien embrassé ton oncle? ou encore, allez, les enfants, on s'en va, dépêchez-vous. Après les enfants viennent les amis et parents éloignés. C'est pour tes frères et sœurs que

la situation est la plus difficile. Ainsi l'un d'entre eux envoie-t-il son épouse auprès de toi. Ainsi l'une de tes sœurs, son mari. Ils ne savent pas comment s'y prendre. S'ils te serrent trop fort contre eux, ils imaginent que tu comprendras aussitôt que tout est cuit pour toi. S'ils manifestent un peu trop de distance, ils imaginent que tu comprendras tout autant que c'en est fini. Chacun fait ce qu'il peut avec les sentiments qui lui font peur, maintenant que le soir est arrivé, merci pour cette bonne journée. L'un d'entre nous, je ne sais plus lequel, se risque à t'étreindre, tu sais que tu peux compter sur nous. Encore quelques bon anniversaire frangin ! Puis claquent les portières, tournent les moteurs, démarrent lentement les voitures qui disparaissent à l'horizon, les unes en direction de Lyon, les autres, en direction de Besançon. Ni toi ni ton épouse ne savez plus quoi faire de ce début de soirée qui s'engage. Ton fils aîné pose avec fermeté ses deux mains sur tes épaules, tu vas bien mon papa ? L'as-tu seulement entendu te dire ça ?